

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

| | | | | | | | | | | | |
|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|
| 10X | 12X | 14X | 16X | 18X | 20X | 22X | 24X | 26X | 28X | 30X | 32X |
| | | | | | | | | | ✓ | | |

FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., PROPRIÉTAIRES.

2 CENTIMS LE NUMÉRO.

LES AVENTURES DU CAPITAINE VATAN

PREMIÈRE PARTIE.

IX.

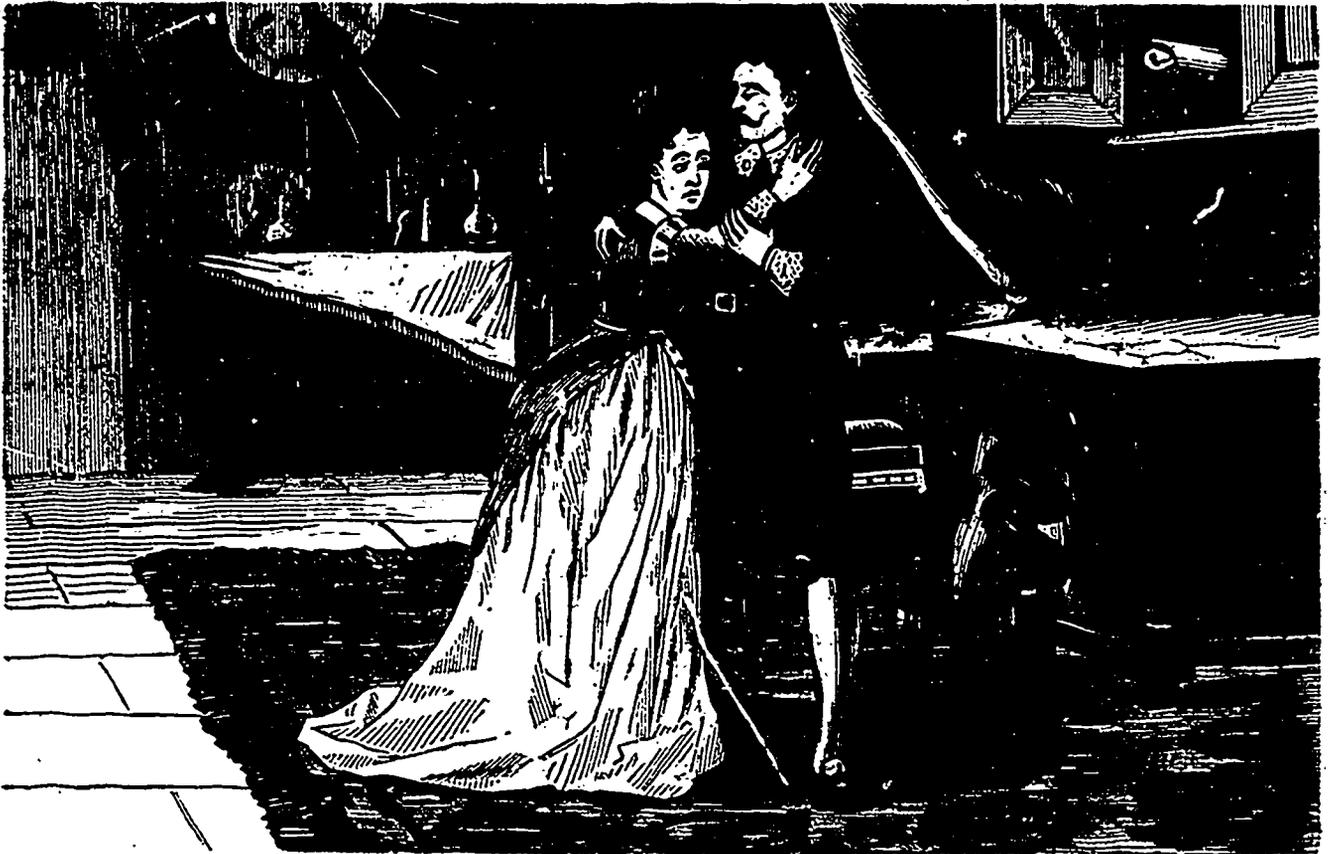
QUE O'ÉTAIT QUE MAHOM ET COMMENT IL ENTRA AU SERVICE DE DIANE DE SAINT-HYREM

— Te sauver ! murmura machinalement le comte.

— Oh là ! s'écria Bomba en apercevant le bohémien qui se débarrassait des cadavres sous lesquels il était enseveli. Encore un ! attends, démon !

Et il arma son pistolet.

— Arrêtez, signor, cria le comte ; je prends cet enfant sous ma protection.



Ah ! Diane, ma bonne Diane ! s'écria le comte en la pressant sur sa poitrine, quelle délicieuse surprise !...

— Je vous aimerai, je vous servirai, je serai votre esclave, votre chien, mais je vous en supplie, sauvez-moi.

Le comte sourit. Il se sentait malgré lui pris de compassion pour ce misérable enfant.

— Soit ! dit-il ; mais seras-tu reconnaissant ?

— Ma vie est à vous, monseigneur, je vous la donnerai sur un mot, sur un signe, quand vous l'exigerez.

— Bon ! Relève-toi. Es-tu grièvement blessé ?

— Presque rien, monseigneur ; une éraflure de balle au crâne.

— Alors, dans deux jours tu seras guéri.

— Vous avez tort, signor, répondit le contrebandier, c'est de la graine de bandit ; morte la bête, mort le venin !

— Je vous en prie, laissez-le moi.

— Comme vous voudrez, signor ; cela vous regarde.

Il déchargea froidement son pistolet sur un autre bohémien qui relevait machinalement la tête, et dont il fracassa le crâne.

Le lendemain, le comte monta à cheval, son nouveau serviteur se tenait près de lui, sur une meule de sa tribu.

— Comment te nommes-tu, enfant ? demanda le comte.

— Si-el-Eddin, monseigneur, répondit le bohémien.

— Ce nom est trop long, trop difficile à prononcer ; tu te nommeras dorénavant Mahom.

— Comme il vous plaira, monseigneur, dit-il en baissant la tête.

Voilà comment Mahom fut trouvé par le comte et devint son serviteur.

L'inconnu sortait alors de l'hôtellerie.

— Adieu ! dit-il au comte.

— Où allez-vous donc ? demanda celui-ci.

— En Hongrie. Et vous ?

— En France.

— Bonne chance ! Peut-être nous reverrons-nous. Votre nom, s'il vous plaît ?

— Le comte Jacques de Saint-Hyrem ; et le vôtre ?

— Le capitaine Vatan. A notre prochaine rencontre !

Ils se serrèrent la main et partirent en se tournant le dos. Mahom avait été de bonne foi ; son dévouement à son maître était sans bornes.

Aussi, lorsque Diane de Saint-Hyrem quitta le couvent pour habiter avec la comtesse du Luc, le comte crut-il que le meilleur cadeau à faire à sa sœur était de lui céder Mahom, et il le lui céda.

Le bohémien ne démentit pas l'espérance que son sauveur avait mise en lui ; son dévouement pour la jeune fille devint presque de la frénésie et dépassa bientôt toutes les limites du possible.

C'était un bien précieux serviteur pour une telle femme !

X

COMMENT DIANE DE SAINT-HYREM PROPOSA UNE ALLIANCE OFFENSIVE ET DÉFENSIVE À SON FRÈRE, ET COMMENT CELUI-CI ACCEPTA LES YEUX FERMÉS LES CONDITIONS À LUI POSÉES PAR SA SOEUR

Le lendemain du jour où Diane de Saint-Hyrem avait eu avec le comte du Luc la singulière entrevue que nous avons rapportée plus haut ; vers dix heures du matin elle appela ses femmes, fit ouvrir les fenêtres de sa chambre à coucher, et tout en se retournant paresseusement dans son lit, comme une belle nonchalante, en souriant au gai soleil dont les éclatantes gerbes d'or baignaient son visage et caressaient amoureusement sa blanche poitrine, elle demanda, entre deux bâillements, si le comte était sorti de ses appartements.

En apprenant que depuis plus d'une heure déjà le comte du Luc avait quitté le château pour se rendre à Barbantane, un éclair fauve traversa le regard de la jeune fille ; un sourire d'une expression indéfinissable plissa les commissures de ses lèvres rosées ; elle s'élança hors de son lit et bondit du milieu de la pièce, à l'extrême surprise de ses femmes qui ne comprenaient rien à cette singulière façon d'agir.

Mais, se remettant aussitôt, elle chaussa des mules fourrées, jeta une robe de chambre sur ses épaules, et procéda immédiatement à sa toilette.

— Je sors, dit-elle.

Ces deux mots suffirent ; on lui présenta un élégant costume de voyage.

Jamais la jeune fille ne s'était autant hâtée de se vêtir.

Sa toilette dura une demi-heure à peine, ce dont les servantes furent émerveillées.

Mais Diane qui, à part les deux mots, d'abord prononcés par elle, avait contrairement à son habitude de chaque jour gardé un silence de statue, congédia les caméristes en leur

ordonnant de faire venir Mahom et de l'introduire dans son boudoir, où elle passa.

Il paraît que Mahom n'était pas loin, car il entra presque aussitôt, s'inclina respectueusement devant sa maîtresse ; puis il releva la tête, croisa les bras sur sa poitrine et attendit, les regards fixés sur la jeune fille, qu'il lui plût de faire connaître ses intentions.

Mahom était alors un homme d'environ vingt-six ans ; il était de haute taille, maigre ou plutôt svelte, mais parfaitement proportionné et solidement charpenté. Il devait être doué d'une vigueur et d'une souplesse peu communes.

Son visage, d'un brun rouge, avait presque la teinte de la brique ; sa barbe était rare, cotonneuse ; ses yeux étaient noirs, vifs, pétillants de malice, son nez un peu recourbé, sa bouche grande, bien formée, garnie de dents magnifiques.

En somme, ses traits auraient pu passer pour beaux sans l'expression de méchanceté et d'astuce qui en était le caractère principal ; son air déterminé et ses cheveux épais, d'un noir bleu, tombant en désordre sur ses larges épaules, lui donnaient un aspect féroce et sauvage.

Son costume était celui d'un domestique de bonne maison. Un sabre droit et court et une longue dague, à manche de corne, étaient passés dans un ceinturon de cuir fauve qui lui serrait les hanches.

— Bonjour, Mahom ! lui dit Diane en lui tendant la main.

— Bonjour, maîtresse, répondit-il en s'inclinant et baisant respectueusement la main blanche et aristocratique de la jeune fille, tandis qu'un éclair joyeux illuminait son regard.

— Ecoute, reprit-elle.

— J'écoute.

— Dans dix minutes nous partirons pour Paris. Sello une mule d'amble.

— Je sellerai la « Souris, » c'est la meilleure.

— Bien ! Si le majordome t'interroge, tu lui répondras que c'est par mon ordre ; mais il est inutile, tu m'entends bien, inutile qu'il sache où je vais.

— Il ne le saura pas, maîtresse.

— Va, et fais vite.

— Vous avez dit dix minutes ; dans dix minutes je serai devant le perron avec la mule.

— Bien !

Il salua et sortit.

La jeune fille s'enveloppa d'une mante, se coiffa d'un chapeau dont les larges ailes la défendaient contre l'ardeur du soleil, mit un masque sur son visage, selon la mode du temps, et, après avoir jeté un dernier regard à son miroir :

— Allons ! murmura-t-elle à demi-voix.

Elle sortit à son tour.

Les deux suivantes attendaient ses ordres dans l'antichambre

— Je vais faire une promenade aux environs, dit-elle ; que l'on ne m'attende pas avant l'heure du dîner.

Mais au lieu de descendre, elle entra dans la chambre de la comtesse, ouvrit un meuble placé sur une console et dont elle avait une double clé.

C'était dans ce meuble que la comtesse renfermait l'argent que son mari lui donnait pour sa toilette ; elle avait exigé que Diane le partageât avec elle ; ce dont celle-ci ne se faisait pas faute, sans que jamais son amie lui adressât la plus légère observation sur des dépenses souvent un peu fortes pour une jeune fille qui, en réalité, ne devait pas avoir grand besoin d'argent,

puisqu'on la comblait de tout ce qu'elle pouvait désirer et qu'on satisfaisait ses moindres caprices.

— N'oublions pas le viatique, dit Diane en faisant passer quelques poignées de pièces d'or dans une bourse qu'elle avait préparée à cet effet. Pauvre Jacques ! il y a longtemps que je ne lui ai rien donné ; il doit être bien à court.

Puis elle referma le coffre, cacha la bourse dans ses habits et sortit de la chambre.

Ainsi qu'il en avait reçu l'ordre, Mahom attendait au pied du porron ; sur un signe de sa maîtresse, il se mit en selle. Diane monta sur un escalau préparé à cet effet, sauta légèrement en croupe, puis ils partirent.

A cette époque où les carrosses, ou comme on disait alors les cochés, étaient encore rares et seulement employés par les princes ou les plus grands seigneurs du royaume, on voyageait généralement à cheval de la façon que nous avons indiquée. Les membres du Parlement eux-mêmes se rendaient au palais montés sur des mules, et les plus grandes dames de la cour ne se faisaient aucun scrupule d'aller rendre visite à leurs amies en croupe derrière un couyer.

A la sortie du château, Mahom tourna à droite.

— Eh ! que fais-tu donc ? lui demanda la jeune fille au bout d'un instant.

— Vous ne voulez pas qu'on sache où nous allons, n'est-ce pas, maîtresse ?

— Non, certes.

— Le majordome est fin ; de plus, il est curieux, il guette ; mais je suis plus fin que lui. Je lui donne une fausse direction.

— Ah ! bon ! je comprends, dit-elle en riant.

Lorsqu'ils eurent disparu au milieu des arbres, le bohémien, sûr de ne plus être aperçu, se jeta dans un sentier de traverse ; quelques minutes plus tard, il se retrouva sur la route de Paris.

— Le tour est fait, maîtresse ! dit-il.

— Bon ! Maintenant, au galop ! il faut que nous soyons avant midi chez mon frère.

— Nous y serons, maîtresse, répondit-il en sifflant d'une certaine façon pour exciter la mule.

La brave bête redressa les oreilles et partit comme un trait.

Une heure après à peine, les voyageurs passaient la porte Saint-Marcel.

Le comte Jacques de Saint-Hyrem avait établi sa résidence rue des Prêcheurs. Il habitait à l'angle même de la rue Saint-Denis, dans une maison contre laquelle était appliqué un arbre en bois ayant douze branches, sur chacune desquelles un apôtre était debout dans une espèce de fleur en calice : au sommet était la Vierge.

Du reste, cette sculpture qui remonte au treizième siècle, existe toujours à la même place ; chacun peut la voir ; la maison porte aujourd'hui le n° 131 de la rue Saint-Denis ; seulement à l'époque où se passe notre histoire, elle avait son entrée rue des Prêcheurs.

Le comte occupait un premier étage un appartement composé de quatre pièces éclairées sur les deux rues, et meublées avec une recherche assez rare pour le temps.

Mais les habitudes plus que dissipées du propriétaire avaient imprimé leur cachet sur le mobilier, taché, déchiré et brisé dans maintes orgies.

Jacques de Saint-Hyrem était un des raffinés les plus redoutables du temps ; ses duels, ses rencontres étaient innom-

brables ; il passait pour avoir la pointe mauvaise ; aussi, bien que sa réputation fût exécrable, que sa vie se passât dans les tripots de toutes sortes, qu'on ne lui connût aucune fortune au soleil, avait-il un grand nombre d'amis ou de flatteurs ; peu de gens osaient se risquer à le regarder de travers.

Au physique, c'était un charmant gentilhomme de trente à trente-deux ans, au regard altier, à la bouche dédaigneuse, aux manières aristocratiques : aussi aimé et recherché des femmes qu'il était haï et redouté des hommes ; ce qui n'était pas peu dire.

Au moment où dix heures sonnaient à une église voisine, on frappa à la porte de l'appartement.

Une espèce de valet maître-Jacques, à la mine sournoise, jeune encore et bien découplé, quitta nonchalamment les coussins sur lesquelles il était paresseusement vautré tout de son long, et se hâta d'aller ouvrir.

Son maître entra dans l'appartement, traversa, sans prononcer un mot, les pièces qui précédaient sa chambre à coucher, puis arrivé là, il jeta son chapeau sur un meuble, son épée et son manteau sur un autre, et se laissa tomber dans un fauteuil en poussant un « hem ! » de satisfaction.

La chambre à coucher du comte était un peu mieux tenue que le reste de l'appartement, on y remarquait surtout une magnifique collection d'armes de toutes sortes, fourbies avec le plus grand soin, attachées à la muraille où elle formaient des trophées bizarres ; mais l'ensemble était caractéristique ; il laissait au premier coup d'œil deviner, à l'étranger introduit dans ce sanctuaire peu édifiant, quelle espèce d'homme était celui en face duquel le plaçait le hasard.

De plus, c'était une menace, une « réclame, » dirions-nous, si le mot avait été inventé à cette époque, bien que la chose existât depuis déjà vieux temps.

— Il n'est venu personne ? demanda après un instant le comte à son valet, respectueux et courbé devant lui.

— Monsieur le comte me pardonnera : il est venu au contraire beaucoup de monde.

— Ah ! qui donc ?

— Une nuée de créanciers ; ils semblaient s'être donné le mot, tant ils se suivaient de près, à la queue leu-leu.

— Eh ! qui te parle de ces espèces, bélître ! n'es-tu pas ici pour les mettre à la porte ?

— C'est vrai ; mais je ferai respectueusement observer à monsieur le comte que leur nombre croît dans des proportions formidables, si bien que, dans quelques jours, je ne pourrai y suffire.

— Bah ! fit-il en levant la main vers les trophées, n'as-tu pas là tout ce qu'il te faut pour les mettre en fuite ?

— Je n'y avait pas songé, dit le valet avec admiration.

— Tu ne songes à rien ; mais laissant cela, qui est venu en plus ?

— Personne.

— Comment, personne !

— Non, monsieur le comte.

— Tu n'as pas vu Mestrat ?

— Je n'ai pas eu l'honneur d'apercevoir monsieur le chevalier.

— Voilà qui est singulier. Aurait-il eu la sottise de se laisser happer par le guet ? dit le comte, comme s'il se parlait à lui-même.

— Monsieur le comte a donc eu maille à partir avec la justice ?

— Tu m'interroges, je crois, drôle ?

— Que monsieur le comte me pardonne. Mon dévouement à sa personne...

— Oui, et surtout ta curiosité. Mais je suis bon prince ; je veux bien t'instruire de ce qui s'est passé.

— Monsieur le comte m'honore.

— Hier, après avoir fait la débauche, quelques gentilshommes de bonne maison qui nous trouvions à « l'Épée-de-bois... »

— Rue des Prouvaires ?

— Oui, l'idée nous vint, après boire, d'aller un peu tirer la soie sur le Pont-Neuf. Ma foi ! aussitôt dit, aussitôt fait, Mestrat était là. Naturellement il nous suivit ; la chose marcha d'une façon ravissante. Il n'y avait pas de lune ; il faisait noir comme dans un four : le diable aurait marché sur sa queue. Quelques manteaux furent tirés, à notre grande joie et à la frayeur épouvantable des dignes badauds qui étaient loin de s'attendre à pareille aubaine. Malheureusement survint un bourgeois, un échevin, je crois, donnant le bras à mademoiselle sa femme, et marchant majestueusement, précédé de sa servante, un falot à la main.

— Ce couple devait être fort réjouissant ?

— Tout à fait, mons La Bruyère ; mais l'affaire se gâta. Mestrat voulut tirer le manteau du digne homme qui résistait de toutes ses forces ; moi, j'essayai d'embrasser la servante qui était jeune et jolie ; la fillette ne se défendait que pour la forme ; mais le bourgeois et sa femme criaient comme des brûlés ; si bien qu'au moment où nous nous y attendions le moins, le guet parut et nous chargea. Il y eut une mêlée assez chaude ; nos bourgeois en profitèrent pour gagner au pied ; les tire-laines, qui rôdaient aux environs, se mirent de la partie, de sorte que finalement le guet décampa, bien rossé, avec force horions. Après la bataille, je cherchai Mestrat ; il avait disparu, nul ne sut m'en donner des nouvelles. Mais, à quelque chose malheur est bon ; je heurtai du pied contre une bourse, je la ramassai ; elle était pleine d'or.

— Oh ! oh ! fit La Bruyère en se frottant les mains, bonne affaire !

— N'est-ce pas ? peu s'en fallut cependant qu'elle ne tournât mal.

— Monsieur le comte plaisante ?

— Pas le moins du monde. De retour à l'Épée-de-Bois, on commanda à souper, puis on joua ; lorsque je sortis la bourse pour faire ma mise, le marquis de Velay s'écria que cette bourse était sienne ; il me la réclama séance tenante ; tu vois la chose d'ici ; je ne fis aucune difficulté de raconter comment cette bourse était en ma possession et je soutins qu'elle m'appartenait légitimement, là-dessus les avis furent partagés.

— Partagés, monsieur le comte, oh ! fit La Bruyère d'un air contrit.

— Oui, c'est-à-dire, que tous se mirent contre moi.

— Quelle indignité ! des gentilshommes ?

— Je ne cédaï pas pourtant ; comme le marquis de Velay oriait plus haut que les autres, je lui dis que la bourse était attachée à la poignée de ma rapière.

— Ah ! ah !

— Il comprit. L'affaire en resta là pour le moment. La nuit se passa gaiement à jouer et à boire. Au petit jour mes amis et moi nous sommes sortis de l'Épée-de-Bois, nous nous sommes battus sous les piliers ; ce fut un très-beau combat ; le marquis était friand de la lame.

— Était ? monsieur le comte.

— Oui, je l'ai tué, dit-il légèrement ; mais en tombant il a loyalement reconnu qu'il avait tort ; que la bourse ne lui avait jamais appartenu.

— Il voulait vous voler !

— Mon Dieu ! oui ; une mauvaise pensée qui lui a coûté cher ; mais avec tout cela je n'ai pas vu Mestrat ; je crains fort qu'il ne se soit maladroitement fait happer par le guet.

— Monsieur le chevalier est bien adroit pourtant.

— Tu as raison ; aussi je ne comprends rien à sa longue absence ; elle m'inquiète fort ; je puis d'un moment à l'autre avoir besoin de lui ; s'il a été assez sot pour se faire prendre, je ne sais trop comment je parviendrai à le sortir des mains de ce démon de Defunctis. Au diable soit cette affaire !

— Monsieur le comte a tort de s'inquiéter ; monsieur le chevalier est trop fin limier pour s'être ainsi laissé happer..... Monsieur le comte oublie sans doute...

— Eh ! sang-Dieu ! tu m'y fais penser, s'écria le gentilhomme en riant. Non point, il n'est pris. Je me rappelle maintenant que les quelques manteaux que nous avions pris, avant l'arrivée du guet, lui avaient été remis en garde.

— C'est cela, monsieur le Chevalier est un gentilhomme fort soigneux de son naturel ; dans la bagarre, il n'aura songé qu'à une chose, mettre les manteaux en sûreté.

— Afin de les porter ce matin au fripier de la rue Tire-Chappe ; pardieu ! c'est cela même !

— Sans contredit ; je suis bien certain que monsieur le comte verra bientôt accourir son ami.

— Je le désire ; je te l'avoue, La Bruyère, je serais très-peiné d'être contraint de prendre mauvaise opinion de lui. Bien que de petite maison, il est gentilhomme ; il a quelques gouttes de bon sang dans les veines.

En ce moment, on heurta à la porte de l'appartement.

— Tenez, monsieur le comte, voilà sans doute M. le chevalier : je reconnais sa façon de frapper.

— Ouvre, et introduis-le sans retard.

La Bruyère alla ouvrir.

L'homme qui entra était en effet celui que son maître attendait et auquel, à tort ou à raison, on donnait le titre et le nom de chevalier de Mestrat.

— Nous avons déjà vu cet homme en compagnie du comte de Saint-Hyrem arrêté et causant avec lui à voix basse devant les tréteaux de Tabarin, ce qui nous dispense de faire ici son portrait.

— Ton maître est-il là ? drôle, demanda-t-il, au valet en frisant sa moustache.

— Monsieur le comte attend monsieur le chevalier dans sa chambre à coucher.

— Bien !

Et il passa.

— Pardieu ! s'écria le comte en l'apercevant, sois le bienvenu à la fin ! D'où sors-tu ? je te croyais pris ou malémeut névré ! Je me préparais à faire dire des messes à ton intention.

— Je te remercie de cette attention délicate, cher ami ; mais il n'est nullement besoin, quant à présent, de te livrer à cette dépense ridicule, répondit-il en s'accrochant le plus convenablement possible dans un fauteuil.

— Ah ! ça, d'où sors-tu ? que t'est-t-il arrivé ; que tu as disparu ainsi subitement ? Eh ! Dieu me pardonne ! te voilà remis à neuf des pieds à la tête. Il n'y a que toi pour faire de telles surprises. On te croit mort, et tout à coup tu reviens, frais comme

une nonain, l'œil émerilloné, rasé, pomponné, pommadé comme un mignon de Sa Majesté Henri troisième, de galante mémoire. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Devine ! reprit l'autre en tendant le jarret et souriant d'un air narquois,

— Ma foi, non ! j'aime mieux croire à un miracle, j'y perdrais mon latin quo je n'ai jamais su.

— Tu renonces ?

— Parfaitement, je donne ma langue aux chiens, comme disait ce cher maréchal d'Ancre qui ne savait pas si bien dire.

— Eh bien, mon ami, je t'apporte de l'argent, dit-il avec un magnifique aplomb.

— Toi ?

— Moi !

— C'est la fin du monde !

— Pas encore, je l'espère du moins.

— Et la somme est respectable !

— Juges-en toi-même : quarante pistoles !

— Diable ! cela en vaut la peine ; tu as pris d'assaut l'hôtel de l'ambassadeur d'Espagne ?

— Non, ma foi ! l'argent que je t'apporte t'appartient bien légitimement.

— J'ai fait un héritage sans m'en douter ?

— C'est cela. Tu as hérité de la moitié des menteaux que nous avons tirés cette nuit.

— Sang Dieu ! j'en avais presque diviné. Hum ! quarante pistoles, c'est une belle somme !

— Les manteaux étaient fort beaux ; il valaient, au bas mot, deux cents pistoles, mais j'étais pressé de m'en défaire.

— Je conçois cela. Enfin, à la guerre comme à la guerre, de sorte que...

— Je les ai donnés pour rien, quatre-vingts pistoles et l'habit que tu me vois.

— C'est pas trop mal. Entre nous, l'autre commençait à laisser fort à désirer.

— Aussi n'ai-je pas hésité à m'en défaire.

— Celui-ci te va à merveille.

— N'est-ce pas ? voilà ton argent.

— Merci, répondit-il en empochant la bourse.

— C'est-on aperçu de mon absence ?

— Pardieu ! on te pleure.

— Bah : nous les consolons. Surtout, silence sur tout cela ?

— C'est entendu.

— Et rien de nouveau ?

— Peu de chose, j'ai tué ce matin le marquis de Velay.

— Bah ? pauvre marquis ! son frère sera bien satisfait de cette affaire. Pourquoi vous êtes-vous battus ?

— Je ne sais pas ; pour nous battre.

— A propos déjeunons-nous ?

— Ma foi oui, quand tu voudras.

— Figure-toi, que j'ai découvert une excellente auberge à deux pas d'ici.

— Où cela ?

— Rue Tiquetonne.

— Bon ! Je la connais : à la chère Licorne. On y est bien.

— Ah ça ! tu connais donc tous les bons endroits ?

— Dame ! c'est un peu ma spécialité, conviens-en. Partons ! Ils se levèrent, prirent leurs chapeaux, leurs manteaux ;

mais, au moment, La Bruyère parut, dit quelques mots à voix basse à son maître, qui tressaillit et ne put retenir une exclamation de surprise.

— Hein qu'y a-t-il ? demanda de Mestrat.

— Rien. Ou plutôt si ; je suis contraint de demeurer, va déjeuner seul.

— Bien, je comprends ; je serais désespéré de te gêner. Adieu ! à ce soir à l'Épée-de-Bois.

— C'est dit !

Le chevalier sortit en sondant du regard les angles obscurs des pièces qu'il traversait. Mais La Bruyère était trop madré pour se laisser mettre en défaut, Le chevalier ne vit rien

— Ce doit être une femme, dit-il en descendant l'escalier... mais laquelle ?... Bah ! il me le dira ce soir.

A peine le chevalier de Mestrat fut-il sorti, qu'un léger craquement se fit entendre dans la boiserie.

Une porte dérobée s'ouvrit discrètement et livra passage à une femme qui, en un tour de main, se débarrassa de son masque de sa mante, et se jeta dans les bras du comte.

Cette femme était Diane de Saint-Hyrem.

Le frère et la sœur avaient l'un pour l'autre une affection sans bornes.

Orphelins depuis leur première enfance, il formaient à eux deux toute leur famille.

— Ah ! Diane, ma bonne Diane ! s'écria le comte en la pressant sur sa poitrine et lui rendant avec usure les caresses qu'elle lui prodiguait. Quelle délicieuse surprise ! Quel bonheur de te voir après un si long temps !

— Ainsi, tu es content ?

— Enchanté. Tu as donc réussi à t'échapper de ce nid de corbeaux ?

— N'en dis pas de mal, Jacques, c'est de là que sortira notre fortune.

— Le ciel t'entende ! D'ailleurs je sais qu'ils sont parfaits pour toi. Mo reste-tu longtemps ?

— Trois ou quatre heures à peine. J'ai fait une fugue. Il faut que je sois de retour pour le dîner.

— Hum ! ce n'est guère.

— Que veux-tu ? je ne puis davantage, mais je te gêne, il me semble ?

— Moi ? pas le moins du monde.

— Tu allais sortir ?

— En effet, pour déjeuner, mais sang-Dieu ! puisque te voilà, petite sœur, je reste ; nous déjeunerons ici, tous deux, en tête à tête.

— Je le veux bien, d'autant plus que j'ai à causer avec toi.

— C'est dit. La Bruyère, ici, drôle !

Le valet qui, sans doute, se tenait prêt à répondre, entra aussitôt.

— Un déjeuner délicat, et des vins fins ; ma sœur déjeune avec moi, murmure, lui dit-il en lui jetant quelques pistoles. Le valet les attrapa au vol et s'enfuit en courant.

— Oh ! oh ! tu es donc riche ? fit la jeune fille en souriant.

— Par un heureux hasard, mignonne, le jeu m'a tant soit peu favorisé.

— Tant mieux ! Dans tous les cas, voici pour t'aider à faire figure.

Et elle lui mit dans la main la bourse qu'avant son départ elle avait remplie chez la comtesse.

— Eh ! qu'est cela ? s'écria-t-il joyeusement. Les Galions.

des Nouvelles-Indes arriveraient-ils enfin ? Jamais autant d'argent n'est entré à la fois dans ma pauvre escarcelle. Eh ! o'est de l'or en doubles pistoles, sur ma parole. Il y a là au moins cinq cents pistoles ?

— Je ne sais pas, mon frère, je n'ai pas compté.

— Voyez-vous cela, mignonne ; tu as certainement découvert un trésor ; tu me diras où il est, hein ?

— Cela dépend de toi, frère.

— Alors c'est fait, ma petite Diane ?

— Tu voudrais donc bien être riche ?

— C'est-à-dire que je risquerais non-seulement ma tête, mais mon âme pour que cela fût.

— Bon ! nous nous entendrons alors.

— Ne nous entendons-nous pas toujours ?

— C'est vrai ; mais voici La Bruyère, cache cette bourse.

— Oui, il est inutile qu'il me sache riche.

(A CONTINUER.)

(Commencé le 1er Janvier 1881 — No. 54.)

LA DAME DE PIQUE

ou

LE NIHLISME EN RUSSIE.

CHAPITRE VI

L'ACQUITTEMENT.

— Ne m'avez-vous pas dit que, depuis cinq heures, aucune nouvelle affiche n'avait été posée ?

— Aucune absolument.

— C'est singulier, murmura le général des gendarmes.

— Il me semble entendre un bruit, repartit Artamof, en écartant les rideaux avec précaution, pour se porter derrière la fenêtre. Oui, c'est bien quelqu'un.

Le général, poussé par la curiosité, s'approcha aussi :

— Celui-là n'a pas l'air de se cacher, fit-il au bout d'un instant, il vocifère comme s'il se disputait.

— A présent, le voilà qui chante ; tenez, Excellence, regardez par ici, ne voyez-vous pas une ombre ?

— Parfaitement, c'est un moujik qui sort du cabaret.

— Quelque ivrogne, peu solide sur ses jambes ; il est heureux que la rivière ait un quai élevé, sans quoi...

— Il est pourtant chargé, que porte-t-il donc sur le dos ?

— Une hotte, c'est un balayeur de rues qui s'est trompé d'heure.

Le moujik, objet de l'attention des grands personnages, était en effet bien pris de boisson.

Marchant moins que tombant d'une jambe sur l'autre, il décrivait dans la rue les embardées les plus fantastiques, jasant, chantant, vociférant, tribuchant à chaque pas, se heurtant aux colonnes de fonte des bacs de gaz qui le renvoyaient aux murs, repoussé par les murs contre les becs de gaz.

Le poids de son panier augmentait les difficultés de sa route, il avait beau le remonter d'un coup d'épaule, le poids l'entraînait en arrière ; aussi par moment, pour s'en débarrasser, s'appuyait-il les reins aux parois des maisons.

Une de ces haltes forcées l'amena tout près de la fenêtre située au rez-de-chaussée où se tenaient son Excellence et sa haute noblesse, qui purent considérer à leur aise sa barbe roussie empoussiérée, son visage empourpré, ses vêtements maculés de neige.

Il s'éloigna cependant avec un soupir d'ivrogne, continua à remonter la rue, tourna par celle qui conduit à la Sadovaïa et disparut.

Il était minuit, le général se remit à écrire, Artamof continua à inspecter la rue ; personne ne passait plus.

— Si vous alliez jusqu'au Ministère, fit son chef fatigué d'attendre ; peut-être, là-bas, ont-ils été plus heureux.

Le colonel prit sa pelisse et sortit ; un gendarme lui ouvrit la porte, en se retournant pour lui faire une recommandation. Artamof demeura pétrifié.

L'affiche était là, sous ses yeux, collée sur le montant de la porte, une autre au support du gaz, une troisième près de la fenêtre, il y en avait bien sept ou huit.

— Alerte, rugit-il, en se précipitant sur la porte, c'est lui, c'est lui ! poursuivez-le ! attrapez l'ivrogne !

En un clin-d'œil toute la rue fut remplie de gendarmes, d'agents et de policiers, il en sortait de partout ; le quai, le péréoulok, la Sadovaïa furent barrés en moins de deux minutes : des gendarmes partirent au galop dans toutes les directions, mais l'ivrogne s'était évanoui, on ne retrouva que sa hotte, derrière laquelle tenait encore une enveloppe gonflée, qu'il suffisait d'appuyer contre un corps dur pour l'y faire adhérer.

Artamof était désespéré, le général prit plus philosophiquement son parti :

— Nous avons perdu la première marche, dit-il, à demain la revanche.

A huit heures, cosaques et gendarmes arrivaient sur la place, se massaient au centre, puis formaient un cercle, qui, en s'élargissant progressivement, la balayait complètement sans qu'il fût possible à un curieux quel qu'il fût d'échapper, malgré l'épais brouillard, à la vigilance des soldats.

Refoulée par cette haie vivante, la populace accourue comme à un spectacle sur la foi du programme dont la réalisation de la première partie dans la nuit était l'objet de toutes les conversations, reflua dans les rues voisines et sur les quais.

Une animation peu ordinaire se faisait remarquer chez les moujiks ; commentant entre eux, avec une joie malicieuse, le bon tour joué par le faux ivrogne, un gaillard, comme ils disaient, à leurs ennemis les policiers et les gendarmes, souvent si brutaux pour le bas peuple.

La première partie du programme avait réussi, cochers et paysans attendaient avec impatience le lever du rideau pour la seconde pièce.

Malheureusement ils avaient beau se hisser sur les bornes et s'accrocher aux devantures, ils ne pouvaient rien voir au-delà du cercle, formé par les cosaques, qu'un épais brouillard s'élevait à la hauteur d'un premier étage.

Cependant l'heure fixée était déjà dépassée de quelques minutes, Artamof triomphait, courant à cheval de la colonne Alexandrine à la statue de Pierre-le-Grand, sans rencontrer sur sa route aucun être vivant, tant le blocus était rigoureux.

Vers neuf heures, le général Pankratief arriva dans son traîneau ; il serra la main au colonel et le félicita d'avoir si bien pris ses mesures.

Artamof remercia le haut personnage, et lui montrant le brouillard qui commençait à se dissiper :

— Avant une heure, dit-il, nous y verrons clair, la populace s'apercevra qu'elle a été trompée et se dissipera d'elle-même, sinon mes gendarmes...

— Sans violence, reprit l'invalidé, Sa Majesté a recommandé

la plus extrême modération : J'ai affranchi les serfs de mon empire, disait notre auguste monarque devant moi, au grand maître de police, je veux régner par l'amour et non par la crainte.

— Les ordres que j'ai reçus du général Drenthelu son identiques, fit le colonel en s'inclinant, et ils seront exécutés en conséquence ; d'ailleurs sans être aussi froid qu'hier, le temps n'est pas engageant pour les curieux, qui trompés dans leur attente, ne tarderont pas à s'éloigner.

En ce moment un officier de gendarmerie arrivait au galop.

— Colonel, fit-il en portant la main à son casque, la distribution vient de commencer dans la Millonnaia, voici un des papiers qui vient de m'être remis par le capitaine des cosaques.

— La rue n'est donc pas bloquée ?

— Parfaitement, vingt-cinq cosaques en occupent les deux extrémités et la rue est déserte.

— A qui donc s'adresse cette distribution ?

— Aux cosaques même, une vingtaine de feuilles comme celle-ci leur a été lancée.

— Lancée d'où ? s'écria Pankratief, il n'y a que des bâtiments de la couronne de ce côté, et, dans ce cas, ce ne pourrait être qu'un employé, un traître qui... j'y vais, je ferai fouiller la maison suspecte par la police, nous verrons et...

Un éclair suivi d'une forte détonation lui coupa la parole.

— Un coup de feu, quelque nouvel attentat, rugit le colonel en mettant son cheval au galop dans la direction du bruit.

Au milieu de la place, à travers le brouillard diurne devenu plus transparent, des gendarmes et des agents couraient dans tous les sens, agitant les bras en l'air et s'abîmant dans le vide au-dessus de leurs têtes.

Le spectacle était si étrange qu'Artamof arrêta son cheval, en se demandant s'il n'était pas la proie d'une hallucination.

— Excellence, ce sont les papiers, s'écria l'officier.

— En effet, disséminés par une légère brise, les notices rouges voltigeaient de tous côtés, comme les feuilles qu'enlève le vent d'automne.

Dans la Perspective de Newsky, sur le quai Anglais, au-dessus du palais, de tous les côtés, les détonations se succédaient, suivies d'une chute de papiers que mille bras s'efforçaient de saisir ; pendant quelques minutes, ce fut une bousculade générale.

Que pouvaient y faire les cosaques et les gendarmes ? Artamof en devenait fou, toutes les précautions prises pour maintenir l'ordre tournaient au désordre.

Un simple boutchnik de garde au coin de l'Amirauté eut la mauvaise chance de découvrir le mystère.

En regardant par hasard une barque abandonnée sur la Néva, il aperçut une petite lueur, puis vit monter dans l'air un de ces petits ballons gonflés d'oxygène comme en ont les enfants, qui, emportant avec lui une longue queue comme celle des cerfs-volants, se dirigeait vers la place.

Toutes les deux ou trois secondes cette queue, de substance entièrement combustible comme l'amadou, laissait échapper une feuille jusqu'à ce que le feu atteignant le ballon lui-même, le fit éclater avec bruit.

Fort comme un hercule et désireux de gagner la prime, le garde n'hésita pas. Dépouillant sa capote pour être plus agile, il jeta sa lance sur la rivière, se laissa glisser jusqu'à elle, par le talus glacé, et courut en brandissant son bâton vers la barque, derrière laquelle deux hommes se tenaient accroupis.

L'un d'eux l'aperçut et se relevant aussitôt pris son camara-

do par le bras ; mais déjà il était trop tard, la main du boutchnik s'était abattue sur celui-ci et l'avait renversé.

Alors le premier, tirant un revolver, fit feu à bout portant sur le garde, qui tomba à son tour en appelant à l'aide et, sans lâcher son prisonnier.

Un second coup de feu lui ayant brisé le bras, les deux conspirateurs purent cependant prendre la fuite et traverser la Néva avant que les gendarmes fussent arrivés.

On releva le malheureux agent mortellement blessé, mais les coupables ne furent pas retrouvés.

Quelques ballons, des mèches d'amadou et cent feuilles imprimées minces comme des feuilles de soie, furent le seul trophée de la police.

Qu'importait aux conspirateurs, leur but était atteint. Grâce à son portrait et à la notice rédigée par Nubius, l'accusée Véra Sassoulitch devenait une héroïne légendaire à laquelle étaient acquises toutes les sympathies.

Les jours suivants, les affiches louangeuses et les placards menaçants continuèrent à se répandre à profusion. Chaque juge, chaque juré avait reçu vingt lettres, l'avertissant que le comité le condamnait à mort si Véra n'était pas acquittée.

Sa haute noblesse, le fidèle sujet Gabriel Grégarévitch Tarakanof, alla se plaindre de ces menaces coupables, à leurs Excellences le général des gendarmes et au grand-maître de police.

Il apportait avec lui les lettres qui lui avaient été adressées et Dieu sait s'il les trouvait abominables ; il n'oublia de dire qu'une chose, qu'elles émanaient de lui, et que c'était par ses soins et avec l'argent de Fœdora, la pupille de Pankratief, qu'elles étaient distribuées et imprimées.

Drenthelm se montra réservé vis-à-vis de ce juge si profondément monarchique, mais Pankratief, moins soupçonneux, lui avoua avec douleur, quo ni la police ; ni les gendarmes n'avaient trouvé la moindre trace de l'imprimerie clandestine. Ses meilleurs espions, il en nomma quelques-uns dont le juge n'eut garde d'oublier les noms, n'avaient pas été plus heureux. Cet insuccès constant et les machinations du comité secret donnaient de vives appréhensions au général, craignait surtout l'effet désastreux produit sur l'esprit des jurés pusillanimes.

Tarakanof le rassura. Un verdict de culpabilité lui paraissait assuré, d'autant plus assuré que ces menaces révoltaient les esprits indépendants qui n'aiment pas à se voir contraints dans une affaire qui touchait à leur conscience.

L'excellent Pankratief fut très-touché des bons sentiments de cet honnête magistrat ; il aurait voulu que tous les Russes lui ressemblassent, seulement il le trouvait un peu exagéré dans la sévérité qu'il voulait déployer contre la coupable en lui appliquant, dans son extrême rigueur, les articles de la loi russe.

Nubius ne fut pas moins content du général. Si toute la section n° 3 lui ressemblait, pensait-il, les Nihilistes n'ont pas grand chose à craindre. Quant à ce Drenthelm c'est autre chose, c'est un homme dangereux et dont il faudra se débarrasser au plus vite. Je ne sais quel sera l'avis des autres membres du comité, quant à moi d'ores et déjà je le condamne à mort.

Cette idée d'un assassinat le fit sourire, il était féroce par nature, peut-être plus encore que par besoin, et volontiers il aurait fait le mal pour le mal.

Cependant un meurtre pouvait avoir des conséquences fâcheuses pour ses desseins actuels, en provoquant une réaction parmi les jurés favorables à Véra, il en remit à plus tard l'accomplissement, et, rentré chez lui, ne s'occupa plus que des mesures à prendre pour assurer l'acquiescement de sa protégée.

Celui des jurés que le parti redoutait le plus était Férédine, homme riche, consciencieux, et, ce qui est rare en Russie aussi bien qu'ailleurs, inaccessible à la corruption.

Nadiégo, qui le connaissait, se chargea de lui. Fédora fournit volontiers l'argent nécessaire pour acheter des juges moins scrupuleux, les menaces les plus terribles ne manquèrent pas aux autres ; ils en trouvèrent à la porte de leur maison, dans l'intérieur, sur leurs tables, dans les poches de leurs habits, rien ne fut épargné.

Le jour à la fois si attendu et si redouté par les Nihilistes arriva enfin, l'audience était fixée pour neuf heures. Depuis huit jours dans les salons comme dans les cabarets, à la cour, aux clubs, à la chancellerie, aux réunions des Nihilistes, partout il n'était plus question que de Véra, son jugement occupait tous les esprits.

Autrefois, c'est-à-dire il y a vingt ans, car les réformes de l'Empereur Alexandre ont creusé un abîme entre la Russie d'alors et la Russie d'aujourd'hui, l'organisation des tribunaux différait essentiellement de celle qu'ils ont actuellement. Les affaires se jugeaient à huis-clos et sur mémoires déposés par les avocats. Mais en 1879, la physionomie du Palais de Justice de Saint-Petersbourg était la même que celle de la Cour d'assises de Paris.

Au lieu d'écrire, les avocats parlaient, les portes demeuraient ouvertes au public, et comme en France, le tribunal se composait d'un président assisté de deux assesseurs, avec jurés et ministère public.

Ainsi qu'il arrive toujours, la foule qui d'abord s'était portée au palais avec une curiosité très-explicable, avait peu à peu fait place à ce public particulier des cours d'assises, toujours le même, composé d'oisifs avides d'émotions toujours pareilles, public dans lequel, on le comprend facilement, un gendarme ou deux suffisaient pour maintenir l'ordre et le silence.

Mais en cette circonstance il n'en était pas ainsi. La cause qui allait se juger passionnait trop les esprits pour qu'il n'eût pas été nécessaire de recourir à des mesures extraordinaires.

Déjà depuis plus d'une semaine, Son Excellence le prince Ivan Paulovich Abalischef, président du tribunal, se voyait assiégré de demandes sans nombre, à lui verbalement ou par voie de poste adressées par les dames du plus grand monde, des femmes ou des filles de hauts fonctionnaires, de généraux ou de gouverneurs de provinces, désireuses d'obtenir une place réservée, derrière la cour, pour assister aux débats. Sir William Morphison, correspondant du « Times, » et Richard Koney, reporter du « New messenger » de Boston, le sténographe de la « Chronica » de Madrid, ainsi que l'envoyé spécial du « Figaro, » et cinq ou six dessinateurs Anglais, Français, Américain, Italien et autres, s'étaient fait recommander chaleureusement par leurs ambassades respectives, tandis que, ne pouvant obtenir de carte, un planteur mexicain avait même tenté, disait-on, d'obtenir d'un des huissiers qu'il lui cédât ses fonctions pour la 1^{re} audience, au prix de dix mille roubles argent.

Les étudiants nihilistes, les ouvriers, les marchands, les moujiks, ne pouvaient avoir recours à ces moyens de séductions, et se préparaient à emporter de haute lutte les places vingt fois insuffisantes, qui, dans le prétoire, seraient laissées au public.

Ces places appartenant de droit au premier occupant, les nihilistes les plus exaltés, étudiants ou étudiantes, avaient eu la constance de stationner depuis le milieu du mercredi jusqu'au jeudi. Derrière eux s'étendait au loin une véritable mer de

curieux, se pressant particulièrement sur le passage de la prison au palais de justice.

A cinq heures du matin les troupes arrivèrent ; cosaques ou gendarmes, renforcés par un bataillon du régiment de Préobrajensky, mais ce ne fut pas sans la plus extrême difficulté qu'elles purent faire évacuer les abords du palais et assurer un passage pour la cour et les jurés.

A huit heures la foule, grossissant sans cesse, était immense et, symptôme bien rare en Russie, paraissait mal disposée elle huit les agents de police qui, poussés à bout, tentaient de faire quelques arrestations et injuriait les jurés dont elle croyait avoir à se défier.

Pour faire pénétrer dans l'enceinte les dames munies de billets de faveur, il fallut ouvrir une porte de derrière communiquant avec les bureaux ; les traîneaux pouvaient même avec peine arriver jusqu'à cette entrée.

Depuis longtemps déjà la partie abandonnée au public était plus que comble, on s'y étouffait sur les gradins.

L'intérieur de la salle présentait un aspect particulier ; l'aristocratie d'un côté, le peuple de l'autre, séparés par l'espace encore vide, préparé pour les accusés, s'y tenaient pour ainsi dire comme deux armées ennemies se mesurant du regard.

Du côté de l'aristocratie, dames élégantes ou hauts fonctionnaires, chamarrés de décorations : le luxe et la curiosité ; du côté du peuple, les peaux de mouton, les habits râpés, les lunettes bleues : la haine et la menace.

On causait, on souriait derrière la table couverte d'un drap vert, les femmes s'éventailaient nonchalamment, car la chaleur devenait de plus en plus étouffante. Quelques-uns respiraient des sels pour neutraliser l'odeur aigre des touloups gras ; sur les gradins on gardait le silence, les sourcils étaient froncés, les regards ardents.

L'arrivée de chaque juré, désigné par le sort, et venant prendre place à son banc, soulevait un murmure approbatif ou était saluée par un grognement sourd.

Près de la barre, dans l'espace vide où devaient déposer les témoins, un prêtre russe, vêtu de ses ornements sacerdotaux, sur lesquels retombaient ses long cheveux, se tenait près d'un Christ, au pied duquel, sur un coussin de velours, était posé tout ouvert le livre des Evangiles.

A neuf heures et quart, une petite porte, ménagée dans le fond, s'ouvrit, donnant passage à un homme grand et sec, au teint billieux et aux lèvres plates et pincées, qui déposa sur une table un dossier volumineux.

Un grognement, bientôt étouffé par un cri de : Silence ! lancé par un huissier, salua l'entrée de ce personnage officiel, le conseiller Bibikof, procureur impérial, chargé de soutenir l'accusation.

(A CONTINUER).

“ LE FEUILLETON ILLUSTRÉ ”

PARAIT TOUS LES JEUDIS

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Payable d'avance ou dans le cours des trois premiers mois :
UN AN..... \$1.00 — SIX MOIS..... \$0.50

Payable dans le cours des trois derniers mois :
UN AN..... \$1.50 — SIX MOIS..... \$0.75

A L'ÉTRANGER : STRICTEMENT D'AVANCE

Aux agents, 10 cents la douzaine et 20 par cent sur l'abonnement, strictement payable à la fin du mois.

MORNEAU & CIE.,

Boite 1080, B. de P., Montréal.

60, Rue St. Gabriel.